

MON EXPERIENCE D'UN CENTRE SOCIAL EN ALGERIE

En 1959, j'avais 19 ans et j'étais pensionnaire à Grenoble en classe de Mathématiques Supérieures afin de préparer le concours d'entrée à l'École de l'air. J'ai appris qu'un centre social en Algérie recherchait des étudiants disponibles et volontaires pour le rejoindre pendant la période des vacances scolaires d'été. Ces centres sociaux avaient été créés avec pour but affiché de « *donner une éducation de base aux éléments masculins et féminins de la population, de leur mettre à disposition un service d'assistance médico-social polyvalent et d'une manière générale de susciter, de coordonner et de soutenir toutes initiatives susceptibles d'assurer le progrès économique, social et culturel de son ressort.* »

Mon volontariat a été facilement accepté. Je devais rejoindre Kherba, un village qui m'était totalement inconnu, situé dans l'Ouarsenis, à une cinquantaine de kilomètres dans le Nord-Est d'Orléansville.

La France avait décidé de vider les montagnes avoisinantes de toutes les populations qui y vivaient et de les regrouper autour de Kherba. Un centre social avait été mis en place au bénéfice des familles déplacées qui, compte tenu des conditions difficiles de vie qu'elles devaient supporter, avaient besoin des soins médicaux et d'une école pour les enfants.

Je savais que nous étions en pleine guerre, mais le jeune homme que j'étais, balaya d'un geste de la main toute idée de risque, considérant que rien de grave ne pouvait lui arriver. C'est donc la fleur au fusil que je me suis embarqué en direction de l'Algérie.

Mise en place

Arrivé à Alger le 1er juillet 1959, j'ai rencontré tout à fait par hasard, le général Massu. Ce dernier, d'un contact avenant, m'a brossé un tableau pas très rassurant du secteur dans lequel j'allais me retrouver. Fortes activités des Fellaghas, accrochages fréquents avec les parachutistes, trains qui sautaient périodiquement. « *Vous n'avez pas de chance, jeune homme, vous n'avez pas choisi le meilleur endroit, vous prenez des risques et allez rencontrer quelques difficultés* », m'a-t-il dit.

Excellente mise en condition psychologique ! C'est donc sur ces paroles "claires et sincères" que j'ai quitté Alger pour me rendre à Kherba, avec le sentiment de me jeter dans la gueule du loup. Il était trop tard pour reculer J'allais y rencontrer les premières peurs de ma courte vie mais aussi ramener des souvenirs impérissables !



Situation de Kherba

Kherba était pire que je ne l'avais imaginé : complètement isolé, une végétation clairsemée et déjà grillée par un soleil de plomb, une chaleur étouffante. En cette période d'été, tous les oueds avoisinants étaient complètement à sec ! Si ma connaissance de l'arabe avait été plus profonde avant de partir, j'aurais pu deviner que Kherba signifiait "lieu de désolation". C'était, hélas, la stricte réalité. Heureusement quelques arbres avaient résisté malgré le manque d'eau.

L'accueil sur place a été très sympathique. On m'attendait avec impatience. Une seule Française, assistée de collaborateurs arabes, présidait aux destinées du centre. Nous vivions dans des baraquements en bois dont les chambres étaient d'un confort plus que rustique, sans climatisation, à proximité d'un petit poste militaire, au milieu d'une population Kabyle très nombreuse et accueillante.



Nos baraquements

Pour la mission médicale qui nous était confiée, les moyens humains disponibles au moment de mon arrivée ne nous permettaient pas de faire face aux nombreuses demandes. Heureusement, un renfort de deux infirmières de Lille a permis de répondre à toutes les urgences. Elles découvraient l'Algérie et le choc culturel fut d'autant plus fort qu'elles avaient été habituées à travailler dans le confort relatif de nos hôpitaux métropolitains. Je pense en particulier au soin qu'elles prenaient pour faire les pansements aux enfants blessés, pour finalement les retrouver quelques jours plus tard avec du henné sur les plaies en guise d'antiseptique. Sans infection apparente !

Mes activités

J'ai été chargé de faire la classe à des enfants âgés de 6 à 15 ans. Me voilà donc devenu instituteur, sans aucune expérience, ni formation pédagogique. On m'avait vaguement expliqué ce que je devais leur enseigner. Le programme me paraissait un peu bizarre pour des élèves qui n'avaient pas dû avoir une instruction suivie. J'étais en particulier censé leur apprendre des fables de La Fontaine !

La première rencontre avec ma "classe" eut lieu dès le lendemain de mon arrivée. J'étais déjà en place devant la porte du baraquement qui nous servait d'école, quand j'ai vu arriver, à peu près à l'heure, une vingtaine d'enfants. Aucun n'était accompagné de ses parents. Que des garçons, car les pères, malgré mon insistance, ne voulaient pas que les filles soient instruites. Tous me regardaient avec des yeux qui se demandaient comment était ce nouveau maître. Je les ai mis en rang par deux pour tenter de m'imposer tout en essayant de canaliser leurs surplus d'énergie et leur ai demandé de rentrer dans la salle, en silence. Mon Dieu, quel dynamisme et quelle indiscipline ! Une vraie volée de moineaux.

Nécessité d'innover

Ce premier contact m'a fait prendre conscience de ce qui m'attendait réellement. Peu parlaient le français, ils ne savaient ni lire ni écrire. Bien que turbulents, ils me paraissaient sur la défensive. Je sentais bien qu'ils voulaient me tester et apprécier ma capacité de réaction, voire de résistance.

Tous vivaient dans des conditions d'hygiène qui étaient lamentables, maisons en terre, sans eau courante ni électricité. J'ai donc estimé que je devais m'adapter à la réalité. J'ai donc pris quelques initiatives qui me paraissaient les mieux adaptées à la situation.

Le lendemain matin, compte tenu de leur manque évident de propreté, une action d'urgence me parut incontournable avant de commencer la classe. Je les ai dirigés vers la buanderie et leur ai demandé de retirer leurs vêtements. Ils l'ont fait après quelques solides réticences, par pudeur, car ils ne voulaient pas apparaître dans leur plus simple appareil.

Je les ai tous lavés les uns après les autres, au jet d'eau, à la brosse, au savon de Marseille. J'ai dû, à leur demande, renouveler périodiquement ces opérations !

Des progrès

Pour la durée du séjour, il me fallait coûte que coûte instaurer un climat de confiance. D'abord, en leur faisant admettre que je devais être respecté et obéi, ce qu'ils firent sans aucune difficulté et très rapidement. Puis, il a été nécessaire de resserrer les liens qui me paraissaient distendus entre eux, compte tenu des traumatismes résultant des bouleversements familiaux qu'ils venaient de vivre à travers ces regroupements de populations, et en conséquence les convaincre de développer une solidarité de groupe.

Cette solidarité a été acquise, entre autres, par le sport. Très simplement, avec un ballon de football, la moitié de la classe dans chaque camp sans tenir compte du nombre de joueurs, un terrain vague et sans herbe naturellement, deux buts sommairement positionnés et enfin l'instrument de mon autorité, un sifflet. Quel spectacle de voir tous ces enfants courant après un ballon dans un nuage de poussière impressionnant. Impossible pour moi de savoir si le but avait été marqué. Aux cris de joie poussés, j'en déduisais que c'était le cas, alors je sifflais et mon autorité était respectée.



Retour vers le douar avec deux de mes élèves

Tout ceci passait bien évidemment par une meilleure communication entre nous. Mustapha, un petit Kabyle âgé d'une dizaine d'années, pétillant d'intelligence et maîtrisant à peu près le français m'a aidé considérablement. Il connaissait par cœur *Le corbeau et le renard* et il était fier de le montrer à ses

petits camarades. Grâce à lui, j'ai pu apprendre les phrases en arabe qui me permettaient de me faire comprendre. Pendant des années, je me suis souvent interrogé sur ce qu'avait pu devenir ce petit garçon dans l'Algérie nouvelle. Mais que pouvais-je faire en si peu de temps et dans un tel environnement ? Le climat de confiance est venu assez vite. En communiquant, en nous apprenant mutuellement des mots nouveaux, puis peu à peu en pratiquant quelques rudiments de lecture et d'écriture. Je voyais qu'ils devenaient de plus en plus joyeux, ouverts et attentifs en cours. Même les plus insupportables ont peu à peu participé à la vie de groupe. L'un d'eux en particulier, adolescent récalcitrant à toute discipline du haut de ses quinze ans et un peu le souffre-douleur des autres, a radicalement changé de comportement, en mieux, le jour où j'ai décidé de lui confier la surveillance et donc la bonne tenue de la classe quand je devais m'absenter de courts instants. Il n'en est pas revenu que je lui fasse une telle confiance. Les autres non plus, du reste.

Très rapidement, le nombre des élèves s'est élevé à une quarantaine. J'en ai conclu que j'étais apprécié. J'ai récupéré un vieux projecteur ainsi que des films. Les enfants adoraient les westerns, qu'ils vivaient intensément. Le cinéma était devenu rapidement un moyen de mettre la pression sur les cancre et les indisciplinés. En être privé était la pire des punitions et des humiliations. Je les accompagnais souvent le soir dans leurs douars. J'avais le temps et pouvais donc discuter avec les familles, les pères essentiellement qui, devant les fils, me déléguaient leur autorité. « *Tu peux lui en mettre une, s'il n'est pas sage* » me disaient-ils. Effet dissuasif garanti sur le rejeton qui se tenait à carreau. À cette époque en Algérie, on ne badinait pas avec le pouvoir paternel. Peu à peu les portes s'ouvraient, on m'offrait le thé brûlant et sucré. J'ai même été invité à un mariage et j'ai pu partager le couscous, sans viande et avec pour seul légume une grappe de raisin frais, assis à même le sol, autour d'un unique récipient dans lequel nous mangions entre hommes, avec nos mains.

Peu à peu, certains adultes m'ont demandé s'ils pouvaient me rejoindre en classe après les cours pour que je leur apprenne, ne serait-ce qu'à écrire leur nom en lettres majuscules. La fierté que je lisais dans les yeux de ces hommes pauvres, rudes et simples, montrant qu'ils savaient signer au bas d'un document qui leur était lu, ne pouvait que m'encourager à poursuivre dans cette voie.

La guerre se rappelle à mon bon souvenir

Les ennuis avec les fellaghas sont arrivés sans tarder. Nous avons fait l'objet de plusieurs attaques. Les bandes armées arrivaient à la tombée de la nuit par le lit d'un petit oued asséché qui passait derrière nos baraquements dont ils se servaient comme protection et ouvraient le feu sur le poste militaire. Souvent les rafales d'armes automatiques partaient à quelques mètres de nous et nous n'avions que le temps de nous jeter à terre. Pourquoi n'ont-ils jamais tiré directement sur nous ? Mystère ! Les accrochages étaient brefs. L'unité française du village ripostait et naturellement, nous prenions tous les coups. Ma chambre était percée de trous. Nous ne devions notre survie qu'en restant allongés au sol à attendre que les tirs cessent. Je n'en menais pas large en entendant les bruits de pas derrière la maison et les interpellations en arabe entre les tirs.

Fin du séjour

Malheureusement pour moi, la fin du mois de septembre arrivait et avec lui ma propre rentrée des classes. C'est donc le cœur gros que je quittais tous mes élèves pour rejoindre Grenoble et mon pensionnat. J'avais le sentiment d'avoir vécu des événements sortant de l'ordinaire, en acquérant plus de maturité, auprès d'une population d'une grande pauvreté avec laquelle j'avais tissé des liens de confiance, voire amicaux, subissant les conséquences d'une guerre qui devait conduire l'Algérie vers une indépendance que j'estimais inéluctable, comme l'annoncera de Gaulle en novembre 1960.

Général Jean MENU (2S)

Ancien Chef du cabinet militaire de Michel Rocard